

## Οἶκος, terre et ¥€\$ : le site architectural comme ressource

*Humans, Earth and Interpretation: Architectural site as resource*

Augustin Berque

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/craup/6763>

ISSN : 2606-7498

### Éditeur

Ministère de la Culture

### Référence électronique

Augustin Berque, « Οἶκος, terre et ¥€\$ : le site architectural comme ressource », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], 11 | 2021, mis en ligne le 20 mai 2021, consulté le 27 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/craup/6763>

---

Ce document a été généré automatiquement le 27 mai 2021.



Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

---

# Οἶκος, terre et ¥€\$ : le site architectural comme ressource

*Humans, Earth and Interpretation: Architectural site as resource*

Augustin Berque

---

- 1 I. Une ressource n'existe pas en soi. Le pétrole, ressource toujours essentielle de la civilisation actuelle, n'est tel – soit dit pour simplifier – que parce que cette civilisation a inventé le moteur à explosion et la pétrochimie. Pour les Inuits de l'Alaska, qui l'avaient pourtant sous leurs pieds depuis des millénaires, il n'a commencé à exister qu'à partir du moment où les compagnies pétrolières sont venues le faire sortir de terre, dénaturant celle-ci par la même occasion.
- 2 II. Ce « faire sortir de terre » n'est pas seulement une opération physique. C'est une opération *écouménale*, à savoir propre à l'habitation humaine de la Terre – propre à l'écoumène, ἡ οἰκουμένη, « l'habitée ». Comme est l'écoumène et comme l'est à toute échelle une habitation humaine (οἶκος, d'où *éco-*), c'est une opération éco-techno-symbolique, et fondamentalement onto/logique (à la fois logique et ontologique).
- 3 III. D'une telle opération écouménale et onto/logique, nous avons la première image dans ce passage célèbre de l'*Odyssee* (X, 302-306) :

ὥς ἄρα φωνήσας πόρε φάρμακον ἀργεῖφόντης  
 Ayant ainsi parlé, Hermès me donne une herbe  
 ἐκ γαίης ἐρύσας, καί μοι φύσιν αὐτοῦ ἔδειξε.  
 qu'il tire de la terre, et me dit son pouvoir.  
 ῥίζη μὲν μέλαν ἔσκε, γάλακτι δὲ εἴκελον ἄνθος  
 La racine en est noire, et la fleur comme lait.  
 μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί· χαλεπὸν δέ τ' ὀρύσσειν  
 Moly, disent les dieux. Dure à déraciner  
 ἀνδράσι γε θνητοῖσι, θεοὶ δέ τε πάντα δύνανται.  
 Pour les mortels humains ; mais les dieux peuvent tout<sup>1</sup>.

Célèbre, ce passage l'est parce qu'on y trouve la première occurrence du mot φύσις qui, à partir du VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, chez les Présocratiques, va prendre le sens de « nature » ; mais chez Homère, deux siècles plus tôt, on n'en est pas encore là. Ce mot est ici encore proche du sens de sa racine indo-européenne *bheu-*, qui exprime la

puissance de pousser propre aux végétaux. De là vient en grec le verbe φύω, « pousser », de même qu'en français le vocabulaire en *phyte* de la botanique, tel *épiphyte* (« qui pousse dessus », comme fait le lierre). Effectivement, dans ce passage, il s'agit bien d'une plante, dont Hermès, le dieu illuminateur (ἀργεῖφόντης, « qui fait brillamment apparaître »), va indiquer (ἔδειξε) à Ulysse quelle est cette puissance ; car tel est bien le sens premier de φύσις : une puissance de développement et de production.

- 4 IV. Hermès (Mercure pour les Romains), le messager des dieux, protecteur des commerçants et des voyageurs, est aussi le dieu éducateur, celui qui indique la route à suivre ; et c'est bien le rôle qu'il tient ici, en montrant à Ulysse le pouvoir de cette herbe médicinale (φάρμακον) qu'il a tirée de la terre (ἐκ γαίης ἐρύσας) : le protéger du philtre de Circé la magicienne, qui a changé ses compagnons en porcs.
- 5 V. Hermès (Ἑρμῆς), celui qui indique la route à suivre comme, le long des chemins, font les tas de pierres (ἔρμαι), dieu des croisements, tire de la terre une herbe dont les dieux seuls connaissent le véritable nom : μῶλυ. Pour les humains, qui peinent à la déterrer, c'est un φάρμακον ambivalent, noir de racine, blanc par sa fleur, possiblement remède ou poison. Effectivement, φάρμακον a deux sens : ou bien ressource, ou bien risque mortel ; et en soi, pourtant, c'est le même et identique μῶλυ...
- 6 VI. Quittons maintenant l'*Odyssée*, pour généraliser la portée du symbole. Avec plus ou moins de peine, nous extrayons nos ressources de la terre (ἐκ γαίης), comme le pétrole, cette « huile de pierre » (*petroleum*). En quoi consiste cette opération ? À faire *ek-sister* quelque chose hors de la terre – hors de la gangue de son en-soi – pour exister en tant que quelque chose dans le monde qui est le nôtre ; par exemple, celui des compagnies pétrolières, où un certain μῶλυ (un hydrocarbure, C<sub>n</sub>H<sub>m</sub>) va exister en tant que ¥€\$ – sigle qu'ici nous lirons « fric » – par la vertu du capitalisme et de ses dispositifs ; dispositifs jusqu'alors inconnus des Inuits, pour lesquels la même terre – l'Alaska – était un autre monde.
- 7 VII. Qu'est-ce donc qu'un dispositif ? Une certaine manière d'établir la réalité de quelque chose. C'est par exemple, en physique, le dispositif expérimental qui va faire exister une même particule (un même μῶλυ) soit en blanc comme la fleur du φάρμακον (ici une onde), soit en noir comme sa racine (ici un corpuscule). On sait que, pour dire la même chose, Schrödinger employait une autre image : celle du chat qui, selon le dispositif, pouvait être soit vivant, soit mort. En somme, tel le φάρμακον tiré de la terre par Hermès, en même temps deux choses, différentes voire contradictoires.
- 8 VIII. Un même objet – un même en-soi –, mais pas la même chose, donc. Ne nous limitons pas au quantique : c'est là le principe de base de toute réalité. Ce principe est à la fois logique et ontologique. Il est onto/logique, sachant que, comme nous l'indique le *Concise Oxford Dictionary of current English* (édition de 1964) à l'entrée *substance* : « ~ & accidents in metaphysics correspond to subject & predicate in logic ». La substance S, en somme, c'est le sujet S (ce dont il est question) sur lequel va tomber (*accidere*) un prédicat P (ce que l'on dit de S) pour le faire exister en tant que quelque chose (S/P, ce qui se lit : S en tant que P).
- 9 IX. *By the way* (« par le chemin », celui que nous indique Hermès avec ses cairns), rappelons aussi que le *sujet* du logicien (ce dont on parle), c'est l'*objet* du physicien (ce que l'on observe). C'est le μῶλυ (S, *suppositum*) qui, suivant le prédicat P ou P' qu'on va lui apposer (*apponere, appositum*)<sup>2</sup>, va exister (*ek-sister* : se tenir hors de soi) ou bien en

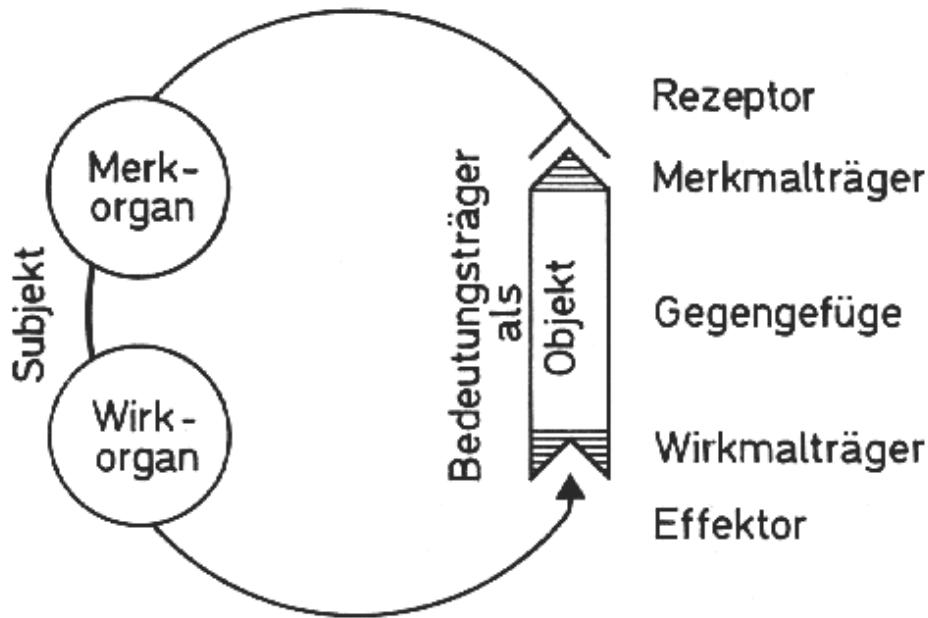
tant que φάρμακον-remède (S/P), ou bien en tant que φάρμακον-poison (S/P'). Et pourtant, c'est en principe la même substance (S)...

- 10 X. La clef de ce mystère, c'est qu'il ne s'agit pas d'un rapport binaire entre S et P, mais d'un rapport ternaire, où divers possibles interprètes I, I', I'', I'''... appellent (καλέουσι) S à exister de diverses manières possibles (P, P', P'', P'''...); d'où les diverses réalités S/P, S/P', S/P'', S/P'''... et ainsi de suite. Seuls les dieux, interprètes suprêmes, savent appeler S de son véritable nom : μῶλυ (S), qui est le Réel avec un grand R; mais les humains, qui ne sont pas suprêmes, n'en connaissent jamais qu'une réalité relative à leur propre existence : « la » réalité avec un petit r (guillemets à « la », car, autant qu'il y a d'interprètes, il y a pour un même Réel d'autres réalités aussi, et il vaudrait donc mieux dire *une* réalité). Ainsi, pour nous, la réalité, c'est S en tant que P. Ce n'est pas S – ce n'est pas l'objet –, dont l'en-soi (R) nous est inaccessible, puisque le fait même de l'atteindre est le saisir en tant que quelque chose (S/P).
- 11 XI. Tel est en particulier l'enseignement de la géographie, science qui s'occupe de la manière (P) dont, sur le « posé dessous » (*suppositum*) qu'est la Terre (Γαῖα, γῆ : S), s'inscrit matériellement l'existence de la réalité (S/P). L'interprète I de S en tant que P, pour ce qui nous concerne, c'est l'être humain, qu'il soit en général habitant d'une certaine terre, ou qu'en particulier, tel le géographe, il fasse profession d'écrire (γράφειν) à propos des réalités terrestres.
- 12 XII. Certains géographes, infatués de scientisme, ont hypostasié (substantialisé) leurs prédicats (P, P', P'', P'''...), comme s'ils étaient l'authentique μῶλυ (S) de ce que paraissent les choses (S/P); c'est ce que l'on appelle le déterminisme. Cette manière de penser eut son heure de gloire, en particulier dans les écoles allemande et anglosaxonne de la géographie. Elle consiste à établir un rapport causal entre ce qu'est la nature et ce que sont les cultures : tel environnement → telle civilisation.
- 13 XIII. En revanche, d'autres géographes ont compris qu'il n'y avait pas là nécessité causale, mais contingence historique. Les réalités géographiques ne sont pas nécessaires, elles dépendent de l'histoire. En somme, elles dépendent de ce que I raconte (P) à propos de S; c'est-à-dire qu'elles sont S/P, non pas S. Voilà, du moins en substance, ce que l'historien Lucien Febvre qualifia de « possibilisme » dans *La Terre et l'évolution humaine* (1922) à propos de Paul Vidal de la Blache (1845-1918), père de l'école française de géographie humaine. Vidal montrait, en effet, que les conditions environnementales fussent-elles les mêmes, des sociétés différentes *peuvent* historiquement développer des genres de vie différents. Traduisons : S serait-il identique à lui-même (S), la réalité sera diverse (S/P, S/P', S/P''...). En effet, les réalités géographiques (S/P) ne sont pas un rapport binaire entre nature et culture; elles sont un rapport ternaire, où la nature (S) n'existe qu'interprétée d'une certaine manière (P, P', P''...) par les diverses sociétés (I, I', I''...), en fonction de ce qu'elles sont elles-mêmes.
- 14 XIV. Ces manières humaines d'interpréter la Terre se ramènent à quatre grandes catégories de *prises écouménales*, impliquant à la fois notre propre existence (I, I', I'', I'''...) et les prédicats (P, P', P'', P'''...) par lesquels, à partir de la Terre (ἐκ γαίης : hors de S) nous faisons *ek-sister* ce qui est pour nous la réalité (S/P) : *ressources, contraintes, risques, agréments*. Par exemple, la même neige S, selon l'interprète concerné, existera en tant que ressource (S/P) pour l'hôtelier de la station de ski, ou en tant que contrainte (S/P') pour l'éleveur qui devra faire stabuler ses vaches au lieu de les laisser

pâturer sur l'alpage, ou en tant que risque (S/P'') pour l'automobiliste, ou en tant qu'agrément (S/P''') pour le skieur...

- 15 XV. Il s'agit ici des réalités humaines, qui de la Terre (S) font l'écoumène (S/P) ; mais le même principe vaut pour tout le vivant, c'est-à-dire pour la biosphère. Le naturaliste germano-balte Jakob von Uexküll (1864-1944)<sup>3</sup> a en effet montré pour les animaux – on peut dire aujourd'hui : pour le vivant en général – ce que Vidal de la Blache avait montré pour les humains. Suivant l'espèce concernée, un même objet existera en tant que diverses choses. Ces différentes manières d'exister, Uexküll les appelait *Ton* (ton). Une même touffe d'herbe pourra ainsi exister sur le ton de la nourriture (*Esston*) pour la vache, ou sur le ton de l'obstacle (*Hinderniston*) pour la fourmi, ou sur le ton de l'abri (*Schutzton*) pour le scarabée, etc.
- 16 XVI. De ces faits, démontrés expérimentalement, Uexküll a déduit une distinction fondatrice entre le donné environnemental brut (*Umgebung*) qui, abstraction scientifique (l'objet S), n'existe pas pour l'animal, et ce qui existe concrètement pour lui, à savoir son milieu, ou monde environnant (*Umwelt*). Traduisons : ce qui existe pour l'animal n'est pas S, mais S/P. Ce n'est pas l'environnement (universel), c'est un milieu (singulier).
- 17 XVII. Entre l'animal et son milieu existe une relation de *concrecence* (croître-ensemble) qu'Uexküll appelle *Gegengefüge* (contre-assemblage), établissant un « cercle fonctionnel » (*Funktionskreis*, fig. 1) : ce qu'est le milieu dépend de ce qu'est l'espèce, et réciproquement.

Figure 1. Le cercle fonctionnel



Schema des Funktionskreises

Terminologie : *Merkwelt* (monde de perception), *Merkorgan* (organe sensible), *Innenwelt des Subjektes* (monde intérieur du sujet), *Wirkorgan* (organe actif), *Wirkwelt* (monde d'action), *Effektor* (effecteur), *Wirkmalträger* (porteur de caractères agibles, agent), *Gegengefüge* (contre-assemblage, appareillage), *Bedeutungsträger als Objekt* (porteur de signification comme objet), *Merkmalträger* (porteur de caractères sensibles, signifiant), *Rezeptor* (récepteur).

Jakob von Uexküll (illustré par Georg Kriszat, et préfacé par Adolf Portmann), *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen. Bedeutungslehre* (Incursions en milieux animaux et humains. Théorie de la signification), Hambourg, Rowohlt, 1956 (1934), p. 27<sup>4</sup>.

- 18 XVIII. La même idée sera exprimée à propos des milieux humains par le philosophe japonais Watsuji Tetsurō (1889-1960). La distinction entre *Umgebung* et *Umwelt* devient chez lui la distinction entre *shizen kankyō* 自然環境 et *fūdo* 風土, tandis que le *Gegengefüge* devient ce qu'il appelle *fūdosei* 風土性 (médiance) et définit, à la première ligne de son ouvrage *Fūdo*<sup>5</sup> (1935), comme « le moment structurel de l'existence humaine » (*ningen sonzai no kōzō keiki* 人間存在の構造契機)<sup>6</sup>.
- 19 XIX. Traduisons derechef : l'*environnement* (S) est un μῶλυ que nous ne pouvons qu'ignorer ; ce qui existe pour nous est notre *milieu* (S/P), lequel dépend de ce que nous sommes nous-mêmes (I) : c'est *notre* monde ambiant (*Umwelt*) ; et, du fait de ce moment structurel (médiance, *Gegengefüge*) entre notre propre existence et celle de notre milieu, nous ne pouvons qu'en dire ce que Platon écrivait du κόσμος dans les dernières lignes du *Timée* ; à savoir qu'il serait μέγιστος καὶ ἄριστος κάλλιστός τε καὶ τελεώτατος (« très grand, très bon, très beau et très parfait »). C'est exactement selon le même principe *mésologique* (propre aux milieux vivants, et en particulier humains) que, comme l'a expérimentalement prouvé Uexküll à propos de la tique ou d'autres bestioles, l'*Umgebung* serait-elle pessimale, l'*Umwelt* ne peut qu'être optimale. L'*environnement* serait-il pessimal, notre milieu ne peut qu'être optimal, puisqu'il est conrescent à notre être même.

- 20 XX. De ce principe mésologique procède ce que Bernard Rudofsky, torpillant les certitudes de la charte d'Athènes, qualifia naguère d'« architecture sans architectes » (*Architecture without Architects*, 1964). Ce livre qui fit date montrait non seulement que toute société humaine, dans son propre milieu, élabore un habitat qui à la fois lui convient et convient à cet environnement, mais il fit naître chez ses lecteurs un doute sacrilège : et si c'était cette architecture-là qui était bonne à vivre, pas celle que prétend nous imposer la charte d'Athènes ?
- 21 XXI. L'architecture sans architecte, c'était en effet une architecture *écouménale*, relevant du possibilisme vidalien, à savoir de la contingence et non pas du déterminisme péremptoire de la fameuse « machine à habiter ». Un peu de géographie montre bien vite que l'οἶκος humain ne relève effectivement pas de la mécanique, dont les lois sont universelles, mais d'une *indigénie* qui en chaque lieu, en chaque milieu, établit toujours singulièrement ses propres édifices éco-techno-symboliques ; toutefois toujours à partir de la Terre (ἐκ γαίης), qui est universelle.
- 22 XXII. L'écoumène étant l'ensemble des milieux humains, et l'architecture étant par essence écouménale, le lieu et le milieu qui comporte le lieu sont donc essentiels à l'architecture. Or la modernité s'est au contraire fondée sur les deux principes suivants : d'abord, comme l'a montré Panofsky (*Die Perspektive als « symbolische Form »*, 1927), en plaçant l'œil de l'observateur hors du tableau, l'invention de la perspective symbolisa, au XV<sup>e</sup> siècle, l'abstraction du sujet moderne<sup>7</sup> hors de son milieu, dès lors réduit à l'état d'objet ; et deux siècles plus tard, l'auteur du *Discours de la méthode* (1636) transforma l'essai en prétendant même n'avoir besoin d'*aucun lieu* pour être :
- Puis, examinant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps, et qu'il n'y avait aucun monde, ni aucun lieu où je fusse [...] je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle<sup>8</sup>.
- 23 XXIII. Déclarée désormais sans lieu et sans milieu, l'existence humaine fut ainsi décosmée. Du même pas, l'architecture cessa en principe d'être écouménale : coupé de la vie du sujet, l'οἶκος n'était plus qu'une mécanique objectale. Certes, compte tenu de l'inertie des dispositifs, l'effet architectural de cette décosmisation ne se fit pas sentir du jour au lendemain. Il a fallu trois siècles pour en arriver à l'« espace foutoir » (*junk space*) dont un Rem Koolhaas a fait son miel ; mais c'est bien à cette acosmie que nous en sommes.
- 24 XXIV. Dans cette étendue abstraite de notre existence qu'est l'espace foutoir, les prises écouménaes – ces ressources, contraintes, risques et agréments qui liaient concrètement notre existence à la Terre – sont abolies comme telles. Réduites à un étalage d'objets matériels, et comme telles exploitables à merci, elles ne sont plus le moment structurel de l'existence humaine ; elles en sont aliénées par le dispositif régnant qui – en vertu de ce même moment structurel – déterrestre l'humain lui-même : le capitalisme.
- 25 XXV. Le capitalisme tient en effet son principe du double principe de la modernité : négateur des lieux et des milieux, il délocalise, démédiatise, déterrestre les êtres. Parvenu au stade du capitalisme financier, tel Ouroboros, c'est de lui-même enfin qu'il se nourrit : davantage de ¥€\$, c'est toujours plus de ¥€\$ ; et ainsi de suite. Le reste, s'il n'existe pas en tant que ¥€\$, n'est qu'externalités.

- 26 XXVI. Dans un tel dispositif, l'architecture, dans son principe, n'est plus écouménale. En particulier, elle n'a plus à *ek-sister* hors de la Terre (ἐκ γαίης) : en quelque lieu que ce soit, tel E.T., une *brand architecture* descendra des étoiles à la guise de quelque *starchitecture* – moyennant ¥€\$, *of course* ; car dans cette architecture extraterrestre, la ressource, la contrainte, le risque et l'agrément, c'est toujours ¥€\$, le reste étant forclos en externalités.
- 27 XXVII. Telle est l'onto/logique de l'architecture pour le capitalisme. Il faut nuancer, bien sûr ; car en fait, l'abstraction de ce dispositif n'est qu'une fiction : « je pouvais feindre », écrivait Descartes. Le fait est que nous sommes toujours sur la Terre ; et que nos ressources, c'est d'elle (ἐκ γαίης) que les damnés de la Terre, nos ilotes, les extraient à grand-peine (χαλεπὸν δέ τ' ὀρύσσειν). Notre médiance, ce lien écouménal sans lequel notre espèce n'existerait même pas – pas plus qu'une autre espèce, abstraite de son *Gegengefüge* –, nous ne pouvons pas l'abolir ; tout ce que nous pouvons faire, c'est fictivement le forclure (*lock it out*) en externalités, aussi bien sociales qu'environnementales. Or c'est là justement l'essence du capitalisme : internaliser les profits, externaliser les coûts ; et c'est cela qu'il fait faire à l'architecture, en la déterrestrant.
- 28 XXVIII. Témoin ce document quasi surréaliste. Lorsqu'il proposa en 1961, pour remplacer la gare d'Orsay désaffectée, un « Hôtel et palais des congrès » sous la forme d'une barre de grande hauteur, Le Corbusier accompagna sa maquette de l'argument suivant (© FLC/ADAGP) :
- Ce lieu géographique, cet élément extraordinaire du paysage parisien : la Seine, les Tuileries, [...] c'est un régal de l'esprit et des yeux. L'histoire (Lutèce-Paris : Notre Dame, le Pont Neuf [...] [...]) – tout ceci peut devenir un immense spectacle offert aux Parisiens et aux visiteurs. Il s'agit, en effet, d'un Centre de Culture [...] raccordé impeccablement à la totalité de Paris par l'eau, par les métros, par les rues et relié (peut-être) totalement par le chemin de fer (en direct) à l'Aérogare d'Orly, devenu débarcadère de Paris, port non de mer, mais port de l'air.
- Et ceci sans une bavure, sans un hiatus ; ceci apporté par le temps, par l'esprit à travers les siècles. La bâtisse des temps modernes permet de créer un instrument prodigieux d'émotion.
- Telle est la chance donnée à Paris si Paris se sent le goût de "continuer" et de ne pas sacrifier à la sottise l'immense paysage historique existant en ce lieu ».
- Traduisons : j'internalise les profits (par ici le ¥€\$ du m<sup>2</sup> de plancher sur 35 étages avec vue imprenable sur l'immense paysage historique de Paris !), et j'externalise les coûts (la dévastation de l'immense paysage historique de Paris par ma bâtisse extraterrestre). *No problem* : je ne suis pas dans le tableau (perspective !), puisque je n'ai besoin d'aucun lieu pour être (*cogito* !).
- 29 XXIX. L'effet concret de cette déterrestration fictive, c'est le ravage effectif de notre assise terrestre. De nous être ainsi abstraits de l'écoumène, la perspective que nous avons aujourd'hui, c'est que la Terre nous devienne inhabitable : 50° à Los Angeles, pas mal pour ce mois de septembre<sup>9</sup>... L'architecture y a sa part, qui est grande, puisqu'elle est au premier chef ce qui fait de la Terre l'οἶκος de notre être – la condition éco-techno-symbolique de notre existence.
- 30 XXX. Alors que faire ? En quelques verbes : reterrestrer l'architecture ; la recosmiser ; la relocaliser ; la réinsérer dans un milieu ; respecter sa dimension nécessairement écouménale...



- 31 XXXI. Sans doute, mais concrètement ? Répondre à cette question demanderait plus d'un article ; je me contenterai ici de renvoyer aux actes d'un colloque où la question fut largement débattue, en 2017 à Cerisy-la-Salle<sup>10</sup>.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris, Rivages poche, 2014.
- Marie Augendre, Jean-Pierre Llored, Yann Nussaume (dir.), *La Mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ? Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Hermann, 2018.
- Augustin Berque, *La Mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2014.
- Augustin Berque, *Descendre des étoiles, monter de la Terre. La trajection de l'architecture*, Bastia, Éoliennes, 2019.
- Françoise Choay, *L'Urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil, 1965.
- René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 2008 [1637].
- Lucien Febvre, *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1922.
- Werner Heisenberg, *La Nature dans la physique contemporaine*, trad. de l'allemand par U. Karvelis et A. E. Leroy, Paris, Gallimard, 1962 [1955].
- Homère, *Odyssée*, éd. Victor Bérard, Paris, Les Belles Lettres, 2002 [1924].
- Rem Koolhaas, « Junkspace », *October*, vol. 100, « Obsolescence », printemps 2002), pp. 175-190.
- Rudolf Panofsky, *La Perspective comme forme symbolique*, trad. de l'anglais par G. Ballangé et al., Paris, Minuit, 1976 [1927].
- Platon, *Timée, Critias*, éd. Albert Rivaud, Paris, Les Belles Lettres, 1985 [1925].
- Bernard Rudofsky, *Architecture without architects. A Short Introduction to Non-pedigreed Architecture*, New York, Doubleday, 1964.
- Jakob von Uexküll, *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen. Bedeutungslehre (Incursions en milieux animaux et humains. Théorie de la signification)*, illustré par G. Kriszat, préfacé par A. Portmann, Hambourg, Rowohlt, 1956 [1934]. Traduction par Philippe Muller, *Mondes animaux et monde humain*, suivi de *La théorie de la signification*, Paris, Denoël, 1965 ; traduction par Charles Martin-Freville, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Rivages, 2010.
- Paul Vidal de la Blache, *Principes de géographie humaine*, Lyon, ENS éditions, 2015 [1922].
- Tetsurō Watsuji, *Fūdo. Ningengakuteki kōsatsu (Milieux. Études de l'entrelieu humain)*, Tokyo, Iwanami, 1935. Commentaire et traduction par Augustin Berque, *Fūdo. Le milieu humain*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

## NOTES

1. Traduction de l'auteur. Rappelons la traduction canonique de Victor Bérard, *Odyssee*, Paris, Les Belles Lettres, 2002 [1924], vol. II, p. 113 : « Ayant ainsi parlé, le dieu aux rayons clairs tirait du sol une herbe, qu'avant de me donner, il m'apprit à connaître : la racine en est noire, et la fleur, blanc de lait ; "môlu", disent les dieux ; ce n'est pas sans effort que les mortels l'arrachent ; mais les dieux peuvent tout. »
2. Les Scolastiques, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, ont tendu à appeler le sujet *suppositum* (« posé dessous ») au lieu de *subjectum* (« jeté dessous »), et le prédicat *appositum* (« posé dessus ») au lieu de *praedicatum* (« dit à la face »).
3. Prononcer « ükskül ».
4. Jakob von UEXKÜLL (illustré par Georg Kriszat, et préfacé par Adolf Portmann), *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen. Bedeutungslehre (Inursions en milieux animaux et humains. Théorie de la signification)*, Hambourg, Rowohlt, 1956 (1934). Il en existe deux traductions en français : par Philippe Muller, *Mondes animaux et monde humain*, suivi de *La théorie de la signification* (Paris, Denoël, 1965) ; et par Charles Martin-Freville, *Milieu animal et milieu humain* (Paris, Rivages, 2010). Cette seconde traduction, améliorée à divers égards, ne comporte malheureusement pas la *Théorie de la signification*, qui est essentielle au propos d'Uexküll.
5. Watsuji Tetsurō, *Fûdo, le milieu humain*, traduction par Augustin Berque, CNRS Éditions, 2011.
6. Voir WATSUJI Tetsurō, *Fûdo, le milieu humain*, commentaires et traduction par Augustin Berque, Paris, CNRS Éditions, 2011.
7. « Sujet », bien entendu, étant ici pris au sens psychologique (« celui qui regarde ») et non pas logique (« ce dont on parle »). En ce sens-là, le sujet s'oppose à l'objet. C'est la naissance du dualisme moderne.
8. René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 2008 [1637], p. 38 et 39.
9. La température a atteint 121 °F (49,4 degrés Celsius) à Woodland, quartier de Los Angeles, le 5 septembre 2020.
10. Marie Augendre, Jean-Pierre Llored, Yann Nussaume (dir.), *La Mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ? Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Hermann, 2018.

---

## RÉSUMÉS

On montre ici qu'une ressource existe dans un rapport ternaire S-I-P, à la fois logique et ontologique, où la terre est en position de sujet-substance S, l'humain en position d'interprète I, et l'interprétation en position d'accident-prédicat P ; ce dont résulte la réalité S/P (S en tant que P pour I). L'architecture en est l'une des expressions ; c'est sa dimension écuménale et terrestre, qu'il importe de lui rendre, alors que le capitalisme tend à l'en abstraire.

Here we show that resources exist in both a logical and ontological ternary relationship, S-I-P; in which the Earth is in the subject-substance position, S, humans in the interpreter position, I, and interpretation in the accident-predicate position, P. The result of this is reality S/P (S as P for I). Architecture is an expression of this process, in which it is established in an ecumenical and terrestrial dimension, where it must be reground, while capitalism tends to make it an abstraction.

## INDEX

**Keywords** : Architecture, Capitalism, Ecumene, Land, Mesology

**Mots-clés** : Architecture, Capitalisme, Écoumène, Mésologie, Terre

## AUTEUR

### AUGUSTIN BERQUE

Augustin Berque, géographe et orientaliste, directeur d'études en retraite à l'École des hautes études en sciences sociales, est l'auteur de nombreux ouvrages concernant le rapport des sociétés humaines à l'espace et à la nature, particulièrement au Japon. Membre de l'Academia europaea, il a été en 2009 le premier Occidental à recevoir le Grand Prix de Fukuoka pour les cultures d'Asie.

Entre autres distinctions, prix culturel de la Société des architectes du Japon 2006 et prix international Cosmos 2018. Site : <https://ecumene.blogspot.com/>  
abilande@wanadoo.fr